

# LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 23 MAI 1896

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu. — A bâtons rompus, par Gaston-P. Labat. — Un mot d'encouragement, par Un jeune. — Petite poste en famille. — Poésie : Les cinq voiles, par Adolphe Rosay. — Anticosti, par H. de Puyjalon. — Le petit Alsacien, par Paul Calmet. — Poésie : Printemps, par Louis Bouilhet. — Poésie : Le baptême de bébé, par Edouard Cabrette. — L'illusion d'amour, par René Ghil. — L'hon. M. Flynn. — Les ravages de l'inondation. — Errata. — La mode. — Galerie canadienne. — Les harangues de Napoléon 1er. — Propos du docteur, par Dr Ambo. — Les titres de l'empereur de Russie. — Renseignements divers. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les dames. — Feuilletons : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin ; En détresse, par Jules Mary.

GRAVURES.—Portrait de l'hon. E.-J. Flynn, premier ministre de la province de Québec. — La première communion. — Mariage princier : La cérémonie dans la chapelle de la cour au château de Ehrenburg : L'empereur d'Allemagne embrasse l'épousée. — Les ravages de l'inondation à Saint-George de la Beauce (7 gravures). — Gravures de mode. — Gravures comiques.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Le doyen des francs-maçons vient de mourir à l'âge de cent six ans.

C'est un âge respectable, ce que beaucoup de personnes appellent, à tort ou à raison, un fort bel âge, car on n'est pas encore bien fixé sur la question de savoir s'il est bien bon de vivre si vieux.

Gulliver, ou pour mieux dire l'auteur de Gulliver, le chanoine Swift semble plaindre les vieillards "trop vieux, puisqu'il nous dépeint les immortels de Lapata, comme vivant dans un état d'abjection déplorable et condamnés à se survivre à eux-mêmes, après avoir perdu la mémoire de ce qu'ils avaient été.

Vivre vieux, vivre longtemps est cependant le but de la plupart des humains, si misérable que soit leur existence et il semble même que l'on tient d'autant plus à la vie qu'elle nous est plus dure à maintenir.

Un des secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences, de Paris, a écrit un volume pour prouver que

l'homme devait se considérer jeune jusqu'à quatre-vingts ans ! Un Vénitien, nommé Cornaro, a passé vingt ans dans le plateau d'une balance pour apprendre quel était le régime alimentaire qui lui convenait le mieux. Un médecin bien connu, de Montréal, ne vit que de légumes depuis nombre d'années et a gagné à ce régime une santé très robuste. On a vu des hommes très sérieux qui, ayant appris que M. Chevreul n'avait jamais bu que de l'eau, avaient pris la résolution de s'abstenir complètement de vin, espérant aussi dépasser la centaine. Heureusement, un chiffonnier, arrivé au même âge que le célèbre académicien, leur a épargné ce sacrifice, en apprenant au public qu'il n'avait jamais bu que du vin.

Les journaux ne nous donnent aucun renseignement sur le genre de vie du franc-maçon centenaire, et cela est vraiment fâcheux, car il serait utile de savoir s'il a cultivé le cocktail, courtoisé le "quatre faces", usé du gargarisme de gin, ou s'il s'est abstenu de tout liquide sérieux, pour s'en tenir au composé d'hydrogène et d'oxygène, cher aux grenouilles et autres animaux moins intelligents que l'homme.

Quoi qu'il en soit, il est certain que l'on cherche partout le moyen de prolonger notre séjour dans cette vallée de larmes, et la société d'hygiène de Vienne, Autriche, s'est mise aussi de la partie.

En effet, cette association vient d'ouvrir une enquête dans le but de déterminer ce qu'il faut faire pour prolonger scientifiquement la vie au-delà des bornes ordinaires, et pour rivaliser avec les patriarches de l'Écriture Sainte, auprès desquels M. Chevreul et le doyen des francs-maçons n'étaient que des enfants.

La société d'hygiène de Vienne a donc rédigé une circulaire qu'elle a envoyée à tous les vieillards d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie, occupant une certaine situation dans le monde, et renfermant une multitude de questions sur leur régime, leurs habitudes, la durée du travail intellectuel, la nature de leurs délassements, la manière de se vêtir, etc. Les bons Viennois espèrent ainsi arriver à rédiger un manuel pratique destiné à ceux qui veulent doubler un jour le cap redoutable de quatre-vingts ans.

Souhaitons leur bon succès.

Dans ma plaine natale, les paysans, moins savants à coup sûr que les membres de la société d'hygiène de Vienne, mais plus observateurs peut-être que ces doctes personnages, ont résolu le problème depuis longtemps et disent que : "pour vivre vieux, il faut deux choses : bon estomac et... mauvais cœur."

Ils ont probablement raison.

\*\*\* Quoique l'on dise, que l'on fasse et même que l'on prouve, la plupart des hommes laisseront toujours la raison de côté, pour ne suivre que leurs goûts, que leurs passions, si vous préférez le mot.

Il y a des gens, et beaucoup même, qui mangent de la terre. On les appelle des *géophages*. Ils sont très nombreux chez les Indiens de l'Orénoque.

Ces Indiens qui ont la passion de la terre finissent toujours par en être victimes, tout en sachant fort bien qu'ils se tuent lentement, exactement comme le buveur de whiskey qui n'ignore pas ce qui l'attend.

"A Caïcara, dit un voyageur, je fus appelé auprès d'un homme de quarante ans environ. Il était couché sur une peau de bœuf, et si faible qu'il ne pouvait se tenir debout, ni même rester assis. Une tête maigre et osseuse, des membres dont les muscles étaient comme fondus et pas plus gros que ceux d'un enfant de neuf à dix ans ; la poitrine et le ventre quoique démesurément gonflés, se montraient d'une maigreur extrême ; les côtes et l'épine dorsale apparaissaient comme libres. L'individu mangeait à peine, buvait de l'eau en grande quantité, mais restait toujours altéré ; les odeurs un peu fades l'incommodaient à tel point qu'il se trouvait mal à chaque instant. La famille, qui avait à quoi s'en tenir le faisait surveiller, mais à chaque instant le malheureux se roulait sur le sol, y appliquait son doigt mouillé, le portait vivement à sa bouche, ou même léchait la terre et éprouvait un singulier bonheur à savourer ce poison. Tout le monde le blâmait et lui prédisait une fin prochaine. Mais il ne voulait jamais convenir de la chose, même pris sur

le fait, donnait une explication quelconque et réclamait des remèdes, car il ne voulait pas mourir. Pour l'empêcher de satisfaire sa passion, je le fis placer sur un plancher en bois, recouvert de peaux de bœufs, sur lequel on répandit de l'aloès en poudre. Le lendemain, le malade fit un tel vacarme, qu'il fallut le porter dans une autre pièce, où il recommença de plus belle à poulêcher murs et plancher. A mon retour j'appris qu'il avait encore vécu cinq mois.

Le tableau n'est pas déliant, mais les ivrognes, à la dernière période de l'alcoolisme, ne sont guère plus gracieux.

"Au village de Maipure, le même voyageur a rencontré un autre cas de géophagie intéressant à mentionner. Le malade se tenait couché dans son hamac depuis des mois entiers sans pouvoir se lever ; une vieille infirme l'assistait. Celui-ci, à la différence du premier, reconnaissait bien qu'il mangeait de la terre et savait qu'il avait tort ; mais c'était une habitude contre laquelle il ne pouvait plus lutter, bien qu'il sût parfaitement que ce vice le tuait. On avait prié le voyageur de lui faire des remontrances. Le malade l'écouta patiemment et reconnut la justesse des observations qui lui étaient faites, mais quand il voulut lui faire promettre de ne plus continuer, voici la curieuse réponse qu'il reçut : "Toi, tu me reproches de manger de la terre, et tu fîmes, pourtant !" La réplique était habile, et, comme le dit son visiteur, "ce géophage eût été plus malheureux de ne pas assouvir son penchant qu'au fumeur enragé qu'on priverait de tabac."

Alcool, tabac, morphine, terre, décidément tout est bon pour conduire vite à la fin.

\*\*\* Puisque nous sommes en pleine campagne électorale et que je ne m'occupe pas du tout de politique, je laisse la parole à un mort, à Alphonse Karr, qui écrivait ce qui suit en 1840 !

Quand il s'agit de se faire élire,—le candidat ne recule devant aucune promesse, quelque fallacieuse qu'elle soit.—Il n'est si haute montagne qui n'obtienne la promesse d'un port de mer, s'il lui en prend la fantaisie. Vous leur demanderiez une rivière de café à la crème qu'ils n'hésiteraient pas à la promettre.

Aussi, nous divisons les candidatures en candidatures—à l'américaine,—au bonjour,—à la tire,—au renforcement,—à courre,—au tir,—au miroir,—à la pipée,—au collet,—à la ligne,—au filet,—à l'asticot, à la mouche artificielle.

On promet comme s'il en pleuvait—des ponts, des fleuves, des chemins de fer, des écoles primaires, des églises, des routes, des chemins, des étalons.

*Chemins de fer.*—La surface de la France ne suffirait pas tout à fait aux deux tiers des chemins promis par les candidats.

*Canaux.*—Si l'on exécutait tous les canaux promis, il ne resterait plus de place pour les chemins de halage, et à plus forte raison pas pour un seul chemin de fer ;—de même que, si l'on exécute les chemins de fer, il faut renoncer à tout canal. Les canaux promis couvriraient, non-seulement l'espace promis aux chemins de fer, mais encore celui réservé aux routes, aux terres labourables, aux bois, aux prairies, aux rues et aux maisons. Ce serait une inondation, un déluge.

*Ponts.*—Si l'on exécute seulement la moitié des ponts demandés par les éligibles, il ne coulera plus un pouce d'eau à découvert.

*Routes et chemins.*—Il n'y aurait de pavés et de silex que pour un quart des routes et des chemins ferrés sur lesquels comptent les diverses communes de France.

Autant les députés, à la Chambre, ont horreur des questions d'intérêt matériel et d'intérêt local qui ne prêtent ni aux longs discours, ni aux théories ; autant les gens qui les envoient ont à cœur ces questions, seul but de la peine qu'ils se donnent pour élire des députés et se faire représenter par eux.

Il n'y a pas un de nos honorables qui n'ait promis un petit pont ou une grande route, suivant les localités ; quand ils se présentent aux élections, ils promettent tout ce qu'on veut, ils sont envoyés par vous pour prendre vos intérêts, ils ne l'oublieront pas. Les femmes et les enfants des électeurs les chargent de leurs commissions, ils n'en refusent aucune ; ils mettent sur leur agenda :

—Des réparations à l'église ;  
—Un chapeau pour la femme de M. F. ;  
—Un polichinelle pour le fils de M. R. ;  
—Un pont sur la rivière.  
—Des pralines à la vanille pour la sœur de M. B.—  
Pas trop cuites.

—Être extrêmement indépendant.

Une fois à Paris, les uns passent le temps à dire : "Très bien !"